



Pérennès Henri : Né le 11-08-1875 à Tréboul ; 1898, prêtre ; 1900, professeur au séminaire Saint-Jacques, Guiclan ; 1901, directeur au grand séminaire ; 1923, chanoine honoraire ; 1924, aumônier de l'hôpital de Quimper ; 1945, aumônier de la clinique du Clos à Douarnenez ; 1947, prêtre résidant à Ploudaniel ; 1949, idem à Lampaul-Plouarzel ; 1950, idem à Tréboul ; décédé le 5-03-1951.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1951 p. 329-331, 346-348. Œuvres : Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie, nombreuses monographies paroissiales.



M. le chanoine Henri Pérennès (1875-1951). Mes souvenirs les plus lointains sur M. Pérennès remontent à 1904, l'année où j'entrais au Grand Séminaire ; mes rapports avec lui datent des environs de 1924 quand, le point définitif mis à mes examens universitaires, il me laissa entendre que ce n'était pas là un couronnement mais un commencement: il m'encouragea à me spécialiser dans l'histoire locale.

Nos relations devinrent de plus en plus assidues avec les années. J'ai retrouvé de lui une quarantaine de lettres qu'il m'a adressées : elles seront ma principale source d'information pour cet article consacré à sa mémoire. Mais je recourus d'abord à mes souvenirs antérieurs. Lorsque je débuteis comme séminariste, l'actuel Révérendissime Abbé de Solesmes était notre professeur de Prolégomènes. M. Pérennès enseignant l'Écriture Sainte aux plus anciens. Nous connaissions son brillant curriculum : ses études à Pont-Croix où il avait tenu la tête de sa classe ; son séjour à Rome, au Séminaire Français où il conquit les doctorats de philosophie et de théologie ; le stage qu'il avait fait comme professeur au Grand Séminaire de Saint-Jacques-Lézézien. Plus tard, devenus ses auditeurs, nous admirerons ses compétences en hébreu et en grec, en allemand et en anglais, toutes langues nécessaires pour approfondir les questions scripturaires, — c'était l'époque du modernisme —, et se tenir au courant des travaux des exégètes étrangers, en se laissant guider par les sages décisions de la Commission Biblique, N'était-il même pas allé visiter le British Museum pour voir sur

place tel Codex qui venait d'être découvert ? Entre 1916 et 1918, son incorporation dans l'Armée de Salonique lui fournira l'occasion de s'imprégner de l'ambiance où avaient vécu des destinataires des Epîtres de Saint Paul.

Il nous donnait son cours sur des feuilles polycopiées : c'était alors une innovation. Il nous les expliquait, les commentait, les remaniait parfois, apportant des corrections, des addenda. C'était la trame de l'édition qu'il préparait sur le Psautier et qui connut un si vif succès. Monseigneur l'Evêque, dans son allocution aux obsèques, le 7 mars, en l'église de Tréboul, dira qu'il nourrissait ses méditations des textes de l'Ecriture Sainte qui lui étaient familiers. Certes oui, mais aussi ses élèves, une fois sous-diacres, trouvaient dans les versets des psaumes une lumière et un aliment à leur piété.

Ses investigations personnelles lui avaient donné le goût des recherches. A Quimper, il se trouvait dans le proche voisinage d'archives qui contiennent les dépôts les plus riches de province, qu'il s'agisse des fonds du Département ou de ceux de l'Evêché. Combien de milliers de mètres de rayons si on les ajoutait bout à bout ? Quelle matière à combien de sujets personnels inédits, même pour des thèses de l'Ecole des Chartes et les divers doctorats ?

Après 23 ans d'enseignement, M. Pérennès fut nommé aumônier à l'Hôpital. Il prit en mains, à la mort de M. Pondaven, la direction du Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie que les savants chanoines Abgrall et Peyron avaient fondé en 1901 avec les encouragements de

Mgr Dubillard. Ce périodique était, aux dires des connaisseurs les plus exigeants, d'une réputation méritée. M. Pérennès y rédigea seul les notices paroissiales. La matière avait été préparée en schéma par M. Peyron : ce dernier me disait un jour en me montrant les cartons des paroisses classés par ses soins — c'était vers 1920 — : «Il y a là des matériaux pour remplir le Bulletin pendant au moins cinquante ans». Or il paraissait alors tous les mois, formant chaque année un fort volume in-octavo. «J'ai du pain sur la planche», m'écrivait M. Pérennès en 1933 : «Abondance de biens ne nuit pas». Le Bulletin continuait à être une mine de renseignements précieux. Son directeur sut trouver une bonne équipe de collaborateurs. D'autre part, il comptait parmi ses amis tous les érudits authentiques, à qui il apportait, au besoin, son concours et de qui il recevait de précieuses informations : Louis Le Guennec, Jean Savina, M. Daniel Bernard, et j'en passe, et surtout le savant et distingué archiviste du Finistère, M. Waquet. Il faisait partie de la Société Archéologique départementale, dont il deviendra le vice-président.

Il ne se contentait pas de fournir des notices sur les paroisses et divers autres articles au Bulletin ; il entreprenait des ouvrages de longue haleine et sur les sujets les plus variés. Outre ses travaux scripturaires et liturgiques, il fit, et je cite au hasard, en courant la poste : des biographies d'évêques, de missionnaires, de personnalités religieuses et ecclésiastiques marquantes ; il apporta une large contribution à la cause des martyrs de la Révolution et à celle de Dom Michel Le Nobletz dont il fut le vice-postulateur.

L'aumônerie de l'Hôpital de Quimper avec son nombreux effectif de malades l'assujettissait déjà pas mal lorsque la mobilisation de 1939 lui donna un surcroît de travail avec l'arrivée de blessés. Il lui restait peu de loisirs pour ses travaux personnels. Il publia néanmoins une Sainte Anne dont le tirage fut vite épuisé, pensa à une seconde édition et recueillit des matériaux pour une étude sur le culte de la Sainte Vierge chez nous Mais les événements l'empêchèrent de réaliser ces deux projets.

Des raisons de santé l'obligèrent à quitter l'aumônerie de Quimper. Cette étape de sa carrière avait duré 21 ans : il fut décoré de la médaille de l'Assistance Publique. Ensuite il eut un ministère moins chargé comme aumônier du Clos à Douarnenez. Cette mutation, qui l'éloignait d'une bonne partie de ses sources bibliographiques, ne le détourna pas de ses études favorites ; mais elle présentait

l'avantage de le rapprocher de Tréboul, sa paroisse natale. Il avait là son frère l'abbé et sa soeur : c'est près d'eux- qu'il se retira quand son état de santé le força à démissionner. En 1947, sa soeur étant bien malade, il rejoignit son parent, M. Arhan, au presbytère de Ploudaniel : Je n'ai pu», m'écrivait-il, «emporter que quelques livres. Ma bibliothèque me manque. Il est vrai que mon état : arthritisme et maux d'estomac, ne me permet qu'un travail au ralenti. »

Il visita les confrères des environs et fut charmé de leur hospitalité : « hospitalité légendaire et encore la légende est-elle inférieure à la réalité». Il profita de son séjour aux portes de Lesneven pour visiter Le Folgoët et ses richesses artistiques et archéologiques, pour explorer la très riche bibliothèque de la famille de Kerdanet, à Trégarantec. Il la connaissait puisque c'est là qu'il avait trouvé le fameux manuscrit, une copie très ancienne de la Vie de Dom Michel attribué au P. Maunoir, qu'il avait éditée. Sa curiosité se porta aussi sur les vieilles pierres : bétyles, monuments druidiques, etc. ; ce qui renouvela son goût pour la préhistoire.

A la mort de M. Arhan, il s'établit à Lampaul-Plouarzel, où M. Martin lui avait proposé de l'accueillir. C'est là que je l'ai connu de plus près. Cinq kilomètres seulement nous séparaient ; j'allais le voir et je recevais sa visite. Nous travaillions souvent de concert. Sa retraite était loin d'être inactive. Il me confiait un jour qu'il recevait des demandes de renseignements sur les sujets les plus divers, en moyenne deux fois par semaine. Je n'en fus pas surpris, car j'en étais moi-même à peu près à ce compte-là. « Celui d'entre nous qui survivra à l'autre en aura le double », me disait-il.

Comme il allait publier, en 1947, le troisième tome de son livre *Au Fil de l'Année liturgique*, il m'avait écrit : « C'est mon chant du Cygne». Il se trompait. Son chant du Cygne, ce fut le projet de son «Dictionnaire topographique du Finistère». Des monceaux de cahiers s'entassaient sur sa table de travail à Lampaul. Pour mener à si bonne fin que possible un travail hérissé de difficultés et de risques, comportant tous les lieux dits de 330 communes et paroisses, — au moins 30 mille noms — il se rendit dans les mairies et les presbytères des environs ; il écrivit aux prêtres, aux maires, aux secrétaires de mairie ! Bien qu'il fût loin d'obtenir toutes les réponses désirées, il avait recueilli une somme énorme de renseignements. Pendant opera interrupta. Il s'y était mis avec une véritable passion, un peu tard, mais il y avait pensé depuis longtemps. A force de ténacité, il avait obtenu une première subvention du Conseil Général, mais les cent mille francs votés ne pouvaient couvrir que l'impression d'un premier fascicule, le seul qui ait paru sur les neuf fascicules dont il envisageait la publication.

Ce laborieux intellectuel se gardait bien d'aller au-delà des limites de la prudence. Ne pas travailler le soir après neuf heures : c'était chez lui un principe dont il ne s'est pas départi, et qu'il conseillait aux autres. Il faisait modérément de la bicyclette, «excellent exercice hygiénique», disait-il.

Il composait vite, mais non hâtivement. Combien de dizaines de milliers de pages représentent ses seuls écrits imprimés ? Je crois qu'il a dépassé le chiffre du chanoine Peyron. On lui a reproché de rédiger trop vite, de juxtaposer documents après documents, de ne pas avoir dégagé assez l'accessoire de l'essentiel, de tout publier, en un mot, de ce qu'il trouvait. Il était pourtant bien capable, avec sa culture approfondie et étendue - ses propos de conversation en étaient la preuve - de serrer, de couper, de résumer, de faire ressortir la substantifique moëlle des documents. Mais alors il eût sacrifié à un repos qu'il jugeait nécessaire : cette opération de tri, de décantation, cela demande du temps. Il a mis à jour des matériaux intéressants utiles, précieux, qui ne seraient jamais sortis sans lui de la poussière des archives publiques ou de leurs cachettes dans les bibliothèques de famille, - encore plus inaccessibles, - car pour les découvrir, il faut s'enquérir, il faut avoir du flair, il faut savoir parfois forcer les portes. Rappelons ici Anatole Le Braz qui ne put jamais pénétrer dans la plus riche bibliothèque privée du Léon et peut-être de toute la Bretagne. M Pérennès, lui, avait ses

lettres d'introduction partout. Aussi a-t-il rendu des services inappréciables à ceux qui travailleront après lui. Il allait aux sources, et il était assez bon paléographe pour déchiffrer vieilles écritures et vieilles inscriptions. Je ne connais, au surplus, personne qui disposât d'un plus grand stock de clichés pour illustrer ses brochures.

Même ce système de juxtaposition dont j'ai parlé présentait un certain ordre logique et chronologique, Qu'il fût, par ailleurs capable de composer avec rigueur, de fournir une synthèse, nous en avons des exemples. Ainsi ses études sur les chants populaires bretons. N'est-ce pas une de ces études qui eut l'hospitalité d'une revue universitaire fameuse ? Ses livres instruisaient : l'Académie française en a jugé ainsi, qui l'a, de nombreuses fois, récompensé par des prix ; mais aussi l'Institut Catholique de Paris, « plus sévère que la bonne maman du Quai Conti. »

Je ne fais que signaler qu'il entretenait une volumineuse correspondance : il eut pour destinataires des archevêques des évêques, des membres éminents du clergé, qui avaient été ses condisciples à Rome ; des chercheurs de tout ordre et de toute région ; surtout ses amis de coeur : l'hagiographe anglais Doble qui lui envoyait ses ouvrages avec de flatteuses et cordiales dédicaces, M. Renaud, le distingué curé de Saint-Charles de Montceau, et combien d'autres ! Dans les lettres que j'ai conservées de lui, il est souvent fait mention des confrères dont il suivait les travaux avec intérêt et sympathie : les « jeunes » lui faisaient des articles de chronique paroissiale dans le Courrier ou ailleurs, tels l'abbé Parcheminou, prématurément disparu, dont iul aimait à encourager les débuts prometteurs ; le chanoine Abgrall, qui fut son commensal à l'Hôpital sur ses vieux jours, Dom Malgorn, l'érudite Bénédictin, les chanoines Le Roy, Cardaliaguet, Hervé Calvez, pour ne citer que les défunts. « Encore un autre hors de l'arène », me disait-il quand la maladie ou la mort venaient les frapper. Et toujours, dans sa correspondance, cette esquisse charmante du chanoine Salomon : « Espiègle dans son enfance et sa jeunesse, parfait séminariste, et dans la suite saint Prêtre et directeur très apprécié d'âmes d'élites ».

Un portrait de M. Pérennès, serait incomplet s'il ne comportait au moins quelques-unes de ses originalités. Pourquoi le taire ? Il disait lui-même : « J'ai des manies. » Oui, c'est une figure peu banale qui s'est évanouie hors de notre horizon. Qu'à 75 ans passés il fût capté par la perspective de mener à bien un répertoire complet des noms de lieux du Finistère, n'est-ce pas déjà une singularité ? Bien qu'il envisageât l'éventualité d'une fin prochaine, il eût fallu, disait quelqu'un qui s'y entendait en ce genre de travail, qu'il vécut un nombre astronomique d'années pour conduire une telle entreprise jusqu'à son terme.

Il usait de ces jolies formules lapidaires qui dénotent qu'il était doué d'autre chose que d'un esprit d'analyse. En voici quelques-unes qui affleurent à ma mémoire. Dans l'exercice de la religion, pas de rigorisme, mais « le bon sens éclairé par la foi ». S'en prenant aux partisans de petites chapelles, à ceux qui avaient trop l'esprit de clocher : « Il faut, leur disait-il, être œcuménique ». Son indulgence pour l'humaine condition était extrême. Dans une réunion où l'on ne parlait pas en bonne part d'un mécréant, il fit cette réflexion : « Tous les actes des pécheurs ne sont pas des péchés ». Tout cela était dit sans éclat de voix, à la façon dont il nous exposait les Psaumes au Séminaire. Aucun de ceux qui étaient là présents n'eût soupçonné qu'il dut envoyer à ce même mécréant deux tomes de son Année liturgique.

Dans ses lettres, on peut relever des passages avec des citations opportunes. A un malade :

« Geduld und Zeit », patience et temps : ce sont les grands remèdes ». Mais surtout, ici et là, sans étalage pédantesque, un rappel pertinent de quelque texte de l'Écriture.

A chaque fête de confrère, dans le rayon de Lesneven, de Saint-Renan ou de Ploudalmézeau, il y allait de son toast, ordinairement en vers bretons, sur des airs connus, choisis parmi les plus entraînants, car il fallait chanter les refrains à l'unisson. Et toujours la note optimiste : il estimait que ses frères dans le sacerdoce accomplissent trop d'œuvres surrogatoires pour ne pas mériter d'être admis bien vite en Paradis. Il s'en est allé mourir dans la maison de famille. Il aurait voulu avoir à son enterrement, - mais nous n'étions que quelques-uns à le savoir, le *Kantik ar Barados* et le Grand Libera, celui qui le prenait aux entrailles. Un de ses bons amis m'écrivait, comme il venait d'apprendre sa mort ; « C'était un brave original et un saint homme, et je suis sûr que Dieu lui réservera une belle récompense pour la netteté de sa vie sacerdotale et son zèle infatigable ». L. K.

Semaine religieuse de Quimper et L éon, 1^{er}/06/1951 p. 329-331, 346-348.